

Du bonheur et du labeur de travailler avec Serge Giguère

Louise Dugal

Numéro 151, mars-avril 2011

Serge Giguère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63282ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dugal, L. (2011). Du bonheur et du labeur de travailler avec Serge Giguère. *24 images*, (151), 22–22.

Du bonheur et du labeur de travailler avec Serge Giguère

par Louise Dugal



Photo: Serge Giguère

Louise Dugal montant *Le roi du drum*

Déjà trente ans que Serge et moi on travaille à mettre en forme les images, les sons, les émotions qu'il cueille du réel. Jamais nous n'aurions cru que cette collaboration se poursuivrait aussi longtemps, partageant, de film en film, plaisirs et angoisses de mener à terme ses œuvres. Ni l'un ni l'autre n'aurions pensé fêter professionnellement nos noces d'argent!

J'ai connu Serge à la fin des années 1970 alors qu'il faisait les images du film de Fernand Bélanger, *De la tourbe et du restant*. Cependant notre première collaboration date des années 1980 pour son film *Oscar Thiffault*. C'était l'époque du 24 images seconde, du 16 mm, des boîtes vertes pleines de sons et d'images, du double système, l'époque où faire une coupe se devait d'être un geste longuement réfléchi pour conserver la pellicule dans le meilleur état possible jusqu'à la fin du montage. Mais nous aimions bien cette réflexion longue et ces plans de montage faits et refaits sur papier avant d'oser la coupe. Ainsi nous avons fabriqué *Oscar Thiffault*, *Le roi du drum*, et *9, St-Augustin*.

Puis le numérique est arrivé avec ses 30 images virtuelles, que nous avons accueilli avec une certaine appréhension. Adieu, boîtes vertes, petits rouleaux de film, bienvenue dans le monde des bins et des clips... Bien sûr, il y avait la liberté de tourner sans contrainte des milles et des milles de matériel, et aussi la possibilité de monter et démonter rapidement sans cette obligation de longue réflexion préalable puisque aucune trace visible ne subsistait de ces coupes-essais sinon parfois un souvenir fugace. Nous entrions de plain-pied dans l'univers du « undo-redo » et autres merveilles sauve-temps. Mais le montage c'est du temps, du temps et du temps... le cinéma de Giguère aussi. Et il ne fallait sur-

tout pas perdre notre façon d'aborder le film et préserver la rigueur essentielle au regard que nous posions sur le matériel.

Pour Serge, faire un film c'est comme bâtir une maison, il y a les maisons pré-fabriquées qu'on assemble en suivant le plan, et d'autres qu'on imagine dans tous leurs détails, qu'on réfléchit, qu'on rêve au fur et à mesure, dont on choisit tous les matériaux, pour finalement les assembler patiemment, sculptant les précieux éléments qui serviront à ériger solidement et bellement cette maison.

C'est le genre de cinéma que fait Serge. Il fréquente longuement ses personnages, bâtissant avec eux une solide relation pour en broser le portrait avec affection et respect, cherchant à mettre en lumière leur imaginaire, leur grandeur et nous

les donner à connaître et aimer à travers les gestes ordinaires de leur quotidien, leurs souvenirs, et leurs espoirs. Notre tâche au montage sera de préserver l'intégrité et la magie de ces instants de vie et de cinéma.

Les matériaux ainsi recueillis, arrivant dans la salle de montage après une présélection, devront de nouveau être jaugés, les images et les sons apprivoisés et sélectionnés en fonction du tout à créer. Le fil conducteur intuitionné, les assises porteuses de la structure tiendront-ils le coup? Il faut capter l'essentiel de chaque séquence, chercher et créer les correspondances pour en arriver à la synthèse émouvante qui racontera le mieux l'histoire. Mais cela prend du temps, du temps et du temps... de la patience et surtout de l'humilité devant le matériel qui parfois parle plus fort que nous et il arrive que certains fragments pourtant bien aimés doivent disparaître. Tout ce travail se fait bien entendu de concert avec Serge.

Puis viennent les angoissants mais nécessaires visionnements qui sèment le doute ou confirment des certitudes mais nous font inévitablement remettre l'ouvrage sur le métier avant d'en arriver au récit qui se tiendra debout tout seul et finira par faire un « beau petit film aimé de tous », comme dit Serge en riant pour nous encourager et nous (se) rassurer.

Le film achevé et le pari réussi de rendre l'enfant à terme, avec la complicité essentielle de nos amis artisans de tous les sons, on oublie les angoisses, les questionnements, les heurts et les tensions inévitables du parcours. On se dit que c'était beaucoup d'ouvrage mais que l'important c'est le bonheur, la fierté d'avoir réussi à révéler la grandeur de personnages peu communs et le signifiant de leur histoire dans la grande Histoire. ■